

Ça ne tient pas

*Le bruit ne convient pas au psychanalyste
et moins encore au nom qu'il porte
et qui ne doit pas le porter.*
JACQUES LACAN

Voici mon exemplaire des *Écrits*. Il est relié ! Or, réalisée il y a mille ans, cette reliure apparaît aujourd'hui contrevenir à ce que je m'apprête à vous dire. À commencer par une déclaration d'Henri Michaux :

Me libérer de quantité de pages d'autrefois, retrancher, réduire au lieu de rassembler, voilà quel serait mon idéal, au lieu de l'étalement de tous mes textes qui à coup sûr me dégoûterait et à brève échéance me paralyserait¹.

Lacan aurait-il pu tenir ce propos écrit en réponse à une proposition des éditions Gallimard² d'entrer dans la prestigieuse collection de la Pléiade ? Il s'agit d'une constellation (d'auteurs, d'hauteurs) qui favorise l'illusion selon laquelle chacune des étoiles ainsi distinguées est promise à une vie éternelle...

Michaux était hanté par l'enfermement (l'éternité en est un) et, de là, selon son éditeur, ce « retrancher, réduire au lieu de rassembler ». S'il n'y a aucune raison de penser que l'enfermement effrayait autant Lacan, il n'en reste pas moins qu'il aurait pu avoir fait sienne cette formule. On n'en veut pour indice que le néologisme « poubellication³ », inventé à propos des *Écrits* un an après leur parution et donc les concernant au plus près :

Qu'on ne se méprenne pas. Je ne fais rien ici [à Rome] que m'acquitter de ce que je dois à un partenaire [Daniel Lagache⁴] dans l'extension de mon audience : car c'en fut l'origine. Comme ce succès me vaut l'attention de l'assemblée présente, il rend paradoxal que je me produise devant elle au titre de l'échec.

C'est qu'aussi bien n'ai-je pas voulu un succès de librairie, ni son branchement sur le battage autour du structuralisme ni ce qui n'est pour moi que poubellication...

¹ Henri Michaux, *Donc c'est non*, Lettres réunies, présentées et annotées par Jean-Luc Outers, Paris, Gallimard, 2016, p. 178-179.

² Le refus de Michaux, en 1984, n'a pas empêché la parution, il est vrai posthume, de ses œuvres complètes.

³ Voir la liste des occurrences de ce terme et celle de ses acolytes (poubellicatoire, poubelliquer – où résonne « belliqueux » –, poublication, p'oublier – où s'entend « oubli ») dans *789 néologismes de Jacques Lacan*, Marcel Bénabou, Laurent Cornaz, Dominique de Liège, Yan Pélissier, Paris, Epel, 2002, p. 77.

⁴ L'identification de ce partenaire est suggérée par le contexte, y compris un jeu de mots peu amène sur le nom propre : « la gâche ». Je dois cette indication à Danielle Arnoux et l'en remercie ici.

C'est que je pense que le bruit ne convient pas au psychanalyste et moins encore au nom qu'il porte et qui ne doit pas le porter⁵.

Ce succès des *Écrits*, s'il ne l'a pas voulu, au moins y a-t-il contribué, ne serait-ce qu'en les publiant⁶. De plus, avant même leur parution en librairie, il n'était pas sans savoir que quelque chose, là, ne (lui) convenait pas. Jacques Derrida, à qui il le fit savoir, en a témoigné : « Vous verrez, me dit-il en faisant un geste de la main, ça ne va pas tenir⁷. » Pourquoi donc voir dans ces propos, à la suite de Derrida et d'Élisabeth Roudinesco, on ne sait quelle inquiétude ou angoisse, on ne sait quel souci ou mécontentement ? Et quand bien même ces affects auraient un instant habité Lacan, est-ce une raison pour en souligner l'incidence en les versant dans la rumeur publique ? N'est-on pas mieux avisé, lorsqu'il est fait état de telles manifestations, de se comporter en singe chinois qui ne voit, ni n'entend, ni ne parle ? Au lieu de cela, on a glissé dans une psychologie de bazar : Lacan aurait finalement adhéré à l'insistante proposition (dès 1963) de François Wahl, son éditeur, pour avoir été agacé, furieux et, suggère-t-on, jaloux du récent succès de l'ouvrage *De l'interprétation*⁸ que Paul Ricœur venait de consacrer à Freud après l'avoir enseigné en Sorbonne⁹.

Plutôt que de rapporter ce propos de Lacan comme une pique à l'endroit de celui avec qui il allait plus tard ferrailer, Derrida aurait été mieux avisé de lui répondre sur-le-champ. J'imagine ce qu'aurait pu être sa réplique qui, faute d'avoir été dite, a donné lieu à son commérage. Dialogue des deux Jacques :

LACAN : — Vous verrez, ça ne va pas tenir.

DERRIDA : — Eh bien en voilà une heureuse nouvelle !

Lacan aurait ri en entendant une réponse de cette farine. Elle aurait fait virer une possible déploration en un heureux constat ; elle aurait porté l'accent sur une question

⁵ « De Rome 53 à Rome 67 : la psychanalyse, raison d'un échec », conférence au *Magistero* de l'Université de Rome, 15 décembre 1967, *Scilicet*, n° 1, 1968, p. 42-50.

⁶ En publiant son pavé dans la collection « Le champ freudien » lancée en 1964, il fit savoir qu'il n'était « pas si seul ». Voir la dédicace à Philippe Sollers (préface, p. 27) : « À P. S., on n'est pas si seuls somme toute. »

⁷ Jacques Derrida, « Pour l'amour de Lacan », in *Lacan avec les philosophes*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 407.

⁸ Paris, Seuil, 1965.

⁹ Une anecdote à ce propos, presque un bon mot. Étudiant en Sorbonne à l'époque où Ricœur faisait cours sur Freud, j'étais engagé dans ce qu'on appelait alors un doctorat de troisième cycle consacré à la répétition chez Freud et Kierkegaard. Ricœur étant mon directeur de thèse, je le voyais régulièrement pour bénéficier de ses remarques et conseils. Au cours d'un de ces entretiens, sachant que je suivais le séminaire de Lacan (qu'il avait, lui, délaissé), il me dit : « Comment pouvez-vous tout à la fois lire Freud et Lacan ? » L'affaire était entendue, ce travail n'allait jamais pouvoir être bouclé, d'autant que je m'aperçus bientôt, en tombant sur quelques propos sibyllins de Lacan qui portaient précisément sur l'objet de ma thèse (dont le choix, cependant, venait d'ailleurs) que j'avais mis la barre bien trop haut en voulant traiter cette question.

qui n'a cessé de l'habiter et qui s'est trouvée mise à ciel ouvert et explorée tant et plus à l'époque du borroméen : « Est-ce que ça tient ? » On ne voit pas comment Lacan aurait pu prolonger son questionnement de l'analyse jusqu'au seuil de la mort si, un seul jour un seul, il s'était dit : « Ça tient ! »

√

En l'incitant à rassembler ses « écrits », François Wahl, lui aussi, a joué un mauvais tour à Lacan, qui plus est avec l'accord, ou le demi-accord de ce dernier. On ne se méfie jamais assez des admirateurs.

Bien plus tard, profitant de la tenue d'un colloque où François Wahl intervenait, je lui posai, de la salle, une question qui, depuis 1966, me brûlait les lèvres. « Comment, lui demandais-je publiquement, ont été sélectionnés ces “écrits”, parmi bien d'autres, presque innombrables, qui auraient pu tout aussi bien trouver là leur place¹⁰ ? Et, notamment, par qui ? Si des débats eurent lieu, quelle en fut la teneur ? » Pour toute réponse, outre une mine embarrassée, François Wahl brandit un prétendu secret de l'édition. Défense de franchir le Seuil ! Et, comme nul dans la salle ne crut important de reprendre ma question et d'ainsi amener François Wahl à ne plus tant se dérober, les choses en sont restées là. Que je sache, l'éditeur (paix à son âme) a emporté ces secrets dans sa tombe ou, plutôt, a fait de son silence ce jour-là un définitif secret en l'emportant dans sa tombe.

À vrai dire, ma question n'était pas sans une arrière-pensée. Vingt-huit textes sont rassemblés dans les *Écrits*. Ou vaut-il mieux dire « reliés », où résonne « liés » ? Vingt-huit sur combien, publiés à cette date ? Un, en particulier, brille par son absence, à savoir la conférence « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » (8 juillet 1953) qui se trouve n'être rien moins qu'inaugurale de cette paradigmatique ternarité qui n'a cessé d'ordonner l'ensemble de ses énoncés pour finir, avec le borroméen, par advenir comme étant (on pourrait presque dire) *la* question. Certes, cette conférence n'avait jamais été publiée, elle n'était donc pas un « écrit » au sens que prend ce terme mis en couverture des *Écrits*. Il n'empêche, n'y avait-il pas là, en 1966, une formidable occasion de la porter à la connaissance de ceux qui allaient acheter l'ouvrage ? Faut-il penser que ni

¹⁰ Tout particulièrement et ainsi que le remarquait déjà à l'époque François Van Laere (*Lacan 66. Réception des Écrits*, textes choisis et présentés par Danielle Arnoux, Émilie Berrebi, Monique Boudet, Janine Germond, Paris, Epel, 2016, p. 242) l'hommage à Marguerite Duras, d'autant que *Le Ravissement de Lol. V. Stein* était récemment paru et que Lacan avait, plus récemment encore, publié son hommage (*Cahiers Renaud-Barrault*, Paris, Gallimard, 1965, n° 52, pp. 7-15).

l'auteur ni l'éditeur n'auraient un seul instant envisagé qu'elle puisse être publiée ? Telle était mon arrière-pensée...

On entrevoit qu'il y a là un sérieux problème si l'on note que cette conférence, pourtant la plus décisive jamais prononcée par Lacan, n'est d'ailleurs pas non plus publiée dans *Autres écrits*, paru en 2001. Elle n'a pas non plus fait l'objet d'un de ces opuscules que Jacques-Alain Miller fit paraître peu après. En proposant un nouveau paradigme (S., I., R.), elle rompt avec Freud, sans toutefois l'annoncer explicitement et sans pour autant jeter Freud au rebut. La rupture était telle qu'il fallait, impérativement et presque aussitôt, annoncer un « retour à Freud » – ce qui fut réalisé deux ans plus tard et, comme il se devait, à Vienne¹¹. D'un côté, une proposition qui se distingue de la métapsychologie freudienne, et si fondamentale que l'on peut assurer qu'elle l'écarte, d'un autre côté, l'annonce d'une soumission à la lettre de Freud. Est-ce ce double mouvement qui exigeait et exige encore que cette conférence reste hors champ de ce qui peut être présenté à quiconque, autrement dit publié ? Ou bien doit-on voir là à l'œuvre la configuration qui se trouve chez Pythagore, chez Platon et dans bien des écoles philosophiques de l'Antiquité grecque et romaine qui différenciaient deux modalités enseignantes, l'une exotérique, offerte à tous, l'autre ésotérique, réservée à quelques-uns ? Il ne manque pas d'indices qui incitent à poser cette question à l'endroit de Lacan.

√

Des textes réunis sans qu'aucune raison décisive n'étaye ni ne rende compte de leur choix, une absence remarquable du propos où s'origine que l'on puisse parler d'un « enseignement de Lacan », une conception d'un « tenir ensemble » inappropriée et bientôt dénoncée par l'auteur lui-même, cela au point de déclarer ironiquement que seule la reliure lui parut susceptible de remplir cette fonction¹², un nouvel auteur porté aux nues tandis que lui-même affirmait que cela ne convient pas au psychanalyste, voilà qui est largement suffisant pour affirmer que la publication des *Écrits* fut, à bien des égards, maladroite. Une maladresse, qu'est-ce à dire, hormis cette « adresse » qui s'entend dans ce mot et dont on verra bientôt que ce geste l'a configurée autrement qu'elle ne se présentait jusque là.

¹¹ « La chose freudienne, ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », *Ecrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 401-437. Le titre lui-même comporte deux différents rapports, l'un à Freud, l'autre à sa chose.

¹² Tel est, en effet, le véritable enseignement du propos tenu à Derrida.

Aussi, est-il maintenant temps d'envisager leur publication sous un autre angle. Non pas depuis sa réception immédiate ici et là (dont atteste *Lacan 66*), mais tel qu'il fut accueilli par ceux qui, à l'époque, suivaient de près ce qui s'était récemment appelé l'« enseignement de Lacan ». Que fut, pour ceux-là, la parution des *Écrits* ? Ce sera forcer juste un peu le trait si je dis : un non-événement. Pour ceux-là, l'événement, l'actualité n'étaient pas là, mais, au fil des semaines, dans ce que l'on entendait à chaque fois d'inédit en assistant au séminaire, en recoupant les maladroites notes de chacun, en discutant d'abord au bistro, bientôt en cartel, les propos entendus. S'intéresser aux *Écrits*, ainsi que d'aucuns l'ont fait des années durant lors de soirées proposées par l'École freudienne, aurait été négliger les enjeux portés par le séminaire, lui tourner le dos. Lacan n'a d'ailleurs pas fait parvenir un seul exemplaire de ses *Écrits* à son école. N'était-ce pas indiquer que ce volume n'était pas adressé à ses « élèves » ? Pour lui non plus, Lacan, l'actualité, « le vif » comme il aimait à dire, n'était pas là. On ne s'attarde pas après s'être délesté d'un objet dans une poubelle.

Un ouvrage, donc, de peu d'intérêt pour qui suivait les séminaires, hormis toutefois ces inédits que Lacan avait couchés sur le papier pour offrir à ce pavé quelque chose comme une ossature¹³ et situer les textes anciens au regard de ce qui était alors l'actualité de son séminaire¹⁴. Quoi donc ? 27 pages, sur les 910 que comporte l'ouvrage¹⁵.

Ce compte de 27 pages, qui sont autant de tentatives de contextualisation et d'actualisation de textes anciens, en a laissé une demie sur le bas-côté, à savoir le préambule à l'index prétendument raisonné à quoi Jacques-Alain Miller a sans nul doute consacré beaucoup d'efforts. Mais quoi, qu'est-ce donc qui se trouve à l'œuvre quand, à des écrits publiés, est associé un mode d'emploi, ou, selon le mot même de

¹³ Là où je vois un semblant d'ossature, Annie Tardits fait état de coutures.

¹⁴ Hormis un seul, on note l'absence des textes « psychiatriques », *id est* publiés dans une revue de psychiatrie, de neurologie, ou dans les *Annales médico-psychologiques* entre 1926 et 1936. On en compte 21 (cf. Joël Dor, *Nouvelle bibliographie des travaux de Jacques Lacan*, Paris, Epel, 1994). À cet égard, « Au-delà du “principe de réalité” » fait exception. Publié en 1936 dans *L'Évolution psychiatrique*, il vient en premier dans les *Écrits*, quoique précédé par « Le séminaire sur “La lettre volée” » qui, ici, accomplit une curieuse fonction : autant que faire se peut, empêcher qu'« Au-delà du “principe de réalité” » soit lu dans son époque.

¹⁵ « Ouverture de ce recueil », 2 pages / « Parenthèse des parenthèses », 4 pages / « De nos antécédents », 7 pages / « Du sujet enfin en question », 7 pages / « D'un syllabaire après coup », 7 pages. Encore y a-t-il lieu d'accueillir avec quelque réserve de tels textes bricolés, où l'on tente de raccrocher les wagons. Il en va de même lorsque, interviewé, Michel Foucault s'emploie à faire valoir que ses divers ouvrages présentent, entre eux, une certaine cohérence. Oui, certes... Toutefois, et sauf exception, l'intérêt de ces métadiscours, où un freudien verrait autant de « rationalisations », reste mineur.

Miller, une « interprétation »¹⁶ ? Une interprétation, qu'est-ce à dire ? Il y en a de tant de sortes différentes que je me propose aujourd'hui, cinquante ans après, de préciser de laquelle il s'est agi.



Non pas une interprétation musicale et pas non plus un déchiffrement au sens où un rêve se lit en y distinguant les diverses écritures qui en sont la matière et la manière¹⁷. Il y a lieu de revenir au latin pour précisément situer ce qu'a entrepris Miller avec cet index et qu'il a plus tard poursuivi avec son établissement des séminaires de Lacan (pour lequel l'index a donc donné, en somme, le coup d'envoi). À Rome, l'*interpretatio* est une « médiation interprétative ». Maurizio Bettini¹⁸ en distingue notamment trois figures : 1) le *grammaticus*, qui offre des paraphrases et un commentaire à qui ne parvient pas à lire un poème ou, plus largement, un écrit ; 2) l'*hariolus*, devin qui fournit l'interprétation d'un rêve ; 3) l'*augur*, qui délivre le sens d'un *prodigium*. En 1966, et sans jamais cesser depuis, Miller pratique l'interprétariat au sens latin en occupant une position médiane (*inter*) entre deux parties : un écrit reconnu difficile, d'une part, et, d'autre part, quiconque n'y a pas accès et s'en remet donc à l'*interpretes*. Ce dernier lui présente l'inaccessible écrit sous la forme d'énoncés plus faciles, plus « clairs » a-t-on dit. Un « compromis », donc, entre ces deux parties. Se trouve ainsi censé être écarté ce que James Joyce, écrivant *Finnegans Wake* appelait un « langage de la nuit ». Écarté... tout au moins en principe car, de fait, ces compromis sont, eux aussi, obscurs, tout en paraissant être clairs (et donc plus accessibles), cela pour une raison qui tient à un style, celui de Lacan, donnant lieu à des énoncés qui se dérobent dès que l'on tente de les paraphraser.

Quel biais, quelle manière de savoir permet à l'*interpretes* d'avoir, lui, accès à ce qui se présente, pour d'autres, pour beaucoup d'autres, comme un inabordable texte ? On doit à Miller le fin mot, le juste mot de la réponse : « élucidation », dont il fit titre d'une revue qu'il dirigea. L'*interpretes* est lucide (du latin « clair, lumineux »). D'où tient-il cette capacité ? Mystère ! Ainsi, à qui en douterait, Lacan crut-il bon de laisser

¹⁶ « Il ne nous a pas échappé qu'avec une telle articulation, c'était une interprétation que nous nous trouvions par le fait proposer » (*Écrits, op. cit.*, p. 889).

¹⁷ L'entrée « Rhétorique de l'inconscient » de l'index ne réserve aucun item à ce que Freud a appelé « la prise en compte de la figurabilité », titre d'un sous-chapitre des pages consacrées au travail du rêve dans la *Traumdeutung*. Cf. *Littoral*, n° 2, « La main du rêve », octobre 1981.

¹⁸ *Éloge du polythéisme. Ce que peuvent nous apprendre les religions antiques*, Paris, Les Belles lettres, 2016.

entendre que celui qui le questionnait (pour sa prestation à la télévision) savait le lire¹⁹. Mais pourquoi donc le faire savoir ? Quel besoin aurait-on de l'affirmer si tel était le cas ? L'élucidation se laisse distinguer de l'interprétation et de l'illumination. Elle offre le sens, tout à la fois imaginaire et symbolique, tandis que l'interprétation relève du réel et du symbolique, et l'illumination du réel et de l'imaginaire²⁰.

L'index prend en charge le lecteur des *Écrits* (il en ira de même plus tard des séminaires, censés être rendus plus lisibles sous la forme de « réécrits »), le guide dans sa lecture en le supposant incapable d'accéder par lui-même à la substantifique moelle de ce qu'il a sous les yeux. Qui plus est, on l'égaré à l'occasion, par exemple en intitulant l'ultime rubrique de cet index « Épistémologie et théorie de l'idéologie » comme si l'épistémologie lacanienne était liée à l'on ne sait quelle « théorie de l'idéologie » que l'on chercherait en vain chez Lacan, mais bien présente chez Louis Althusser auquel, à l'époque, le rédacteur de l'index n'était pas indifférent²¹. Cet index raisonné arraisonne le navire Lacan. Il prend le lecteur sous son aile prétendument facilitante, quand bien même, comme cela se trouvait déjà à l'époque (et reste le cas), il y en a quelques-uns qui n'avaient rien demandé de tel, qui ne souhaitaient nullement être ainsi guidés, orientés. J'étais de ceux-là et, autant le noter, rien de ce que j'ai pu dire ou écrire ne permet de me situer comme *interpres* de Lacan.

Lacan a accrédité cette manœuvre qui, outre la serrure (ses écrits), fournit ce qu'il appelle lui-même la clef (l'index raisonné des concepts majeurs)²². Une clé, a-t-on dit, peut ouvrir, mais aussi bien fermer. Le lecteur est ici anticipé comme étant tout à la fois faible d'esprit et incapable par lui-même de venir à bout de cette désastreuse faiblesse. Ces deux traits en font un imbécile, une position à laquelle, semble-t-il, certains s'identifient aisément. En effet, *im bacillum* (diminutif de *baculum*), l'imbécile, est le « sans bâton », sans pouvoir (lire) donc, un faible. Mais n'est-ce pas précisément à cet être sans bâton que l'on barre la route des *Écrits* en s'employant à lui « faciliter » la tâche, à cet être faible auquel étaient adressés ces écrits alors rassemblés ? On doute qu'un lecteur puisse jamais « y mettre du sien »²³ (ce qui lui est *par ailleurs* proposé)

¹⁹ *Télévision*, Paris, Éd. du Seuil, 1973, p. 5 : « Celui qui m'interroge sait aussi me lire. » Le nom de Jacques-Alain Miller n'est pas ici mentionné, on est prié de comprendre qu'il s'agit de lui, le contexte le suggère. Toutefois, rien n'empêche d'entendre ce « celui » comme un « n'importe qui ».

²⁰ Je m'explique plus avant sur ce ternaire dans *L'Autre sexe*, Paris, Epel, 2015, p. 137-138.

²¹ La même remarque a été faite par Yves Duroux, la veille du jour où je présentais cet exposé.

²² « Le lecteur trouvera ici un index qui se veut clef » (*Écrits*, p. 889). « Qui se veut » : on note le bémol.

²³ « Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien » (*Écrits, op. cit.*, p. 10).

s'il est tenu de lire de la façon prescrite par l'*interprès*. L'index s'adresse à l'imbécile, l'« y mettre du sien » le chasse.

√

Et voici maintenant quelques données chiffrées. Sur les 34 textes republiés dans *Lacan 66*, le pourcentage de ceux qui ont explicitement admis que Lacan était freudien s'élève à 67 %. On tombe à 23 % en explorant combien de ces textes ont mentionné, sans plus, le ternaire S., I., R., puis à 0,03 % (autrement dit un seul²⁴) si l'on répertorie les auteurs qui ont aperçu que S., I., R. ne pouvait en aucune façon être logé dans le retour à Freud²⁵. Ce ternaire était d'autant moins en position de s'y inscrire qu'il en fut la condition de possibilité. Comme bien des statistiques, celle-ci est, ici et là, taillée à la serpe. Il n'empêche, elle n'est pas sans valeur indicative. Mais de quoi ?

Elle signale un fait de *politique de la théorie*, précisément une poudre jetée aux yeux du lecteur. S'il s'agissait, pour Lacan, d'obtenir sa reconnaissance en tant que « freudien », alors oui, on peut affirmer que la publication des *Écrits* a largement rempli son rôle, car, hormis Annette Lavers, personne, à l'époque, n'a su voir qu'à partir de 1953 un nouveau paradigme était à l'œuvre dans chacun des petits cailloux du jardin zen ainsi offerts. À cet égard, la remarquable absence de la conférence du 8 juillet 1953 présentant « Le symbolique, l'imaginaire et le réel²⁶ » en un moment non quelconque (ouverture des activités de la Société française de psychanalyse) a parfaitement rempli son office. Dans les *Écrits*, la main de Lacan est vue freudienne ; inaperçu, son paradigme vient en sous-main.

À ce fait de politique de la théorie se conjoignent deux autres liés, donc, au « passer muscade » de S. I. R. Cela a déjà été évoqué : la publication des *Écrits* a mis Jacques-Alain Miller sur un certain chemin et même, dirais-je, l'aura dévoyé, car il n'a pu faire sien ce chemin, sienne cette position d'*interprès* qu'en délaissant ce qui était son tout premier rapport à Lacan, à savoir le questionner, d'ailleurs non sans quelque heuristique fermeté et, ainsi que le dit Yves Duroux, « arrogance ». Ces questions, cette

²⁴ Celui d'Annette Lavers, paru non pas en France, mais à Londres quelque temps après les *Écrits* (*The Time Literary Supplement*, 25 janvier 1968). Yves Bertherat a certes intitulé « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » l'une des quatre parties de son article, sans toutefois accorder à ce ternaire le statut dont il est fait état ci-dessus.

²⁵ Certains, peu nombreux, posent la question, sans pour autant trancher. D'autres, moins nombreux encore, sont plus catégoriques mais, tel Didier Anzieu, font état d'une rupture avec Freud sans pour autant référer cette rupture à l'invention d'R., S. et I.

²⁶ On la trouvera sur le site de l'École lacanienne, rubrique « Pastout Lacan », également dans le *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 1, 1982.

fermeté, cette arrogance me réjouissaient, d'autres aussi d'ailleurs. Elle contrastait avec l'apathie dogmatique des caciques de l'École freudienne et de bien d'autres qui se satisfaisaient d'absorber du Lacan et de le digérer sans jamais sérieusement ni l'interroger ni s'interroger – une autre manière d'arrogance prenant ses appuis sur une prétendue expérience clinique acquise de longue date. Miller incarnait alors une figure essentielle dans le fonctionnement de l'École freudienne, celle du non-analyste. Un renoncement donc, et d'un prix élevé pour lui et pour l'École, pas le même prix, bien entendu, pour l'un et l'autre. Quant à lui, la teneur de ce qu'il aura payé se lit dans la « Notice » qu'il écrivit lorsque parut sa première transcription d'un séminaire de Lacan : « On a voulu ici ne compter pour rien²⁷. » Dont acte, c'est, en effet, ce à quoi est tenu l'*interprès*. Avec ce propos, Miller fit savoir qu'il avait renoncé à être l'un de ceux susceptibles de questionner Lacan car, cela, on ne le peut qu'en se comptant soi-même, en y mettant du sien. On objectera : et *Télévision* ? Ne retrouve-t-on pas, en 1974, le même Miller qui questionnait déjà Lacan le 22 janvier 1964 (sur son emploi de l'adjectif « ontologique ») ? Eh bien non, en se reportant aux textes, on pourra vérifier que l'« étincelle » qui survint au soir du 22 janvier 1964 et qui fixa, ainsi qu'il le dit lui-même, sa position de questionneur de Lacan a cessé de produire ses effets²⁸. Et c'est donc non pas seulement la rédaction de l'index, laquelle s'inspira de trois conférences données par Miller au séminaire de Louis Althusser en septembre 1963²⁹, mais surtout un événement, à savoir, entérinée par Lacan³⁰, l'insertion de *cet* index dans les *Écrits* qui a produit, chez Miller, ce virage auquel il s'est tenu sa vie durant.

Et Lacan ? Avec ses *Écrits*, il inaugurerait un autre et désormais possible rapport à son enseignement, non plus direct, mais médiatisé par l'*interprès*. Ainsi mettait-il *de facto* ceux pour lesquels cet enseignement importait devant un choix : soit y accéder *via*

²⁷ *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, 1973, p. 249. On notera que, de même, ni Alain Badiou ni Jean-Claude Milner n'ont questionné Lacan. Une belle réussite de la part de ce dernier, d'avoir ainsi étouffé ces voix, ou ces voies ? Il est permis d'en douter.

²⁸ Cf. *Lacan 66*, *op. cit.*, p. 17.

²⁹ Selon le témoignage d'Yves Duroux, qui contribua à la rédaction de l'Index. Lors des deux journées suscitées par la parution de *Lacan 66*, Duroux fit état également de l'arrogante ambition de quelques jeunes gens autour d'Althusser : rien de moins que fabriquer une doctrine susceptible de rivaliser avec Hegel ou l'on ne sait trop qui de cette trempe. Il fallait que ça tienne. Si l'on peut discuter de l'existence d'une telle doctrine chez Milner ou Badiou, au moins est-on sûr que Miller n'a forgé rien de tel. Dit autrement, c'est cela même à quoi il a renoncé, ce qui mérite un large coup de chapeau lacanien.

³⁰ Lacan a accredité bien des travaux, ainsi que plusieurs transcriptions de ses séminaires. Il savait se comporter, à l'occasion, comme ce rabbin à qui s'adressaient deux étudiants en conflit. Au premier, qui avançait « a », il dit : « Tu as raison ». Au second, qui soutenait « non-a », il dit, de même : « Tu as raison ». Et comme un troisième lui faisait remarquer que l'on ne peut tout à la fois dire « a » et « non-a », il répondit, une troisième fois : « Tu as raison. » Sophiste ?

la médiation de l'*interpres* par lui distingué, soit en s'en dispensant. D'un seul public, voici qu'à partir de la publication des *Écrits*, Lacan, *de facto*, en configurait deux. Loin de résorber cette alternative, le temps n'a fait que la confirmer, l'accentuer et ainsi creuser l'écart. D'autant que la fonction de l'*interpres* a paru comme scellée par Lacan : 1) par l'instauration d'un lien d'alliance avec l'*interpres*, 2) puis celle d'un autre et troisième lien, lorsque le lacanisme fit son entrée dans l'université. Mille anecdotes pourraient être aujourd'hui rapportées qui témoigneraient de cette alternative où furent sommés de choisir les membres de l'École freudienne...

√

Lacan n'a pas choisi de republier *tels quels* les textes rassemblés dans les *Écrits*, ce qui était parfaitement concevable, une sorte de « Voilà, ce fut écrit ainsi, je n'y peux rien ». Il n'a pas, tel un peintre ayant quelque regret, usé de repentirs, bien plutôt doit-on parler d'adaptation ou de mise au goût du jour. En voici un exemple, que me signalait récemment Mayette Viltard. On y observera qu'un changement dans le texte peut être discret, ponctuel, minimaliste, et cependant modifier considérablement un point de doctrine. Dans la première version de « Position de l'inconscient » (1964) on lisait :

[...] du jeu des signifiants... des signifiants et pas seulement des signes.

Reprise deux ans plus tard dans *Écrits* (p. 840) :

[...] du jeu des signifiants... des signifiants et pas ~~seulement~~ des signes.

Le jeu signifiant/signé a été supprimé, au seul profit du signifiant. Dix ans plus tard, Lacan aurait-il remis en selle ce « seulement » ?

Ces écrits alors rassemblés ne sont toujours pas accessibles sous la forme d'une édition critique³¹, ce qui reste exigible étant donné les récritures, ce qui fut récemment réalisé pour la traduction en français de la *Traumdeutung*. Quant aux *Écrits*... rien de tel, hormis une exception³², les modifications restent masquées. Qu'en conclure, en attendant l'édition critique qui finira bien par être produite un certain jour, conjointe avec une édition, non moins critique, des séminaires ? On l'a dit, ce qui se veut

³¹ Dans son ouvrage *Los Escritos de Jacques Lacan. Variantes textuales* (Siglo veintiuno editor, Madrid, 1994), Ángel de Frutos Salvador a recensé chacune des modifications portées par Lacan aux textes choisis pour composer les *Écrits*. On pourra également se reporter à : 1) « Fonction et champ de la parole et du langage », présenté dans ses trois versions par un document de l'École lacanienne de psychanalyse ; 2) « Kant avec Sade », dont les deux versions se trouvent dans mon opuscule *Ça de Kant, cas de Sade*, Paris, L'Unébévue éd., 2001.

³² Cf. *Écrits*, *op. cit.*, p. 487-491. Par ailleurs, certaines notes sont datées de 1966 (exemple : note 1, p. 258). On trouve aussi à plusieurs reprises la mention « paragraphe récrit en 1966 » (notamment page 248, ou encore 285).

éminemment actuel est aussi ce qui se trouve exposé à vieillir au plus vite. En rapprochant ce qui fut écrit à l'époque de l'actualité de son enseignement, en présentant non pas ses écrits mais des récrits, Lacan a rendu envisageable d'autres possibles réécritures de ces textes – le première d'entre elles, en 1966, ouvrant, de fait, une série. « Récrits » aurait été un titre plus juste, une « tentative d'écrit », dira Lacan le 17 février 1971³³. Avec Lacan, on a affaire à du provisoire, non pas à une provision.

On remarquera pour conclure une différence entre Jacques Lacan et Francis Ponge, car, tandis que ce dernier, en publiant ses brouillons, finit par écrire une version définitive de son poème « Le pré », définitive en ce sens que le pâturage (le pré) rejoint, à un certain moment, la proximité (le près)³⁴, il en va autrement avec Lacan. Une première fois ouverte, rien n'est jamais venu boucler la série de possibles « récrits ». Dix ans plus tard, les mêmes anciens textes auraient été réécrits autrement. Cette conjecture ne laisse place à aucun doute. Elle repose sur le fait que, décidément oui, ça ne tient pas. Mais aussi, mais surtout, ça *doit ne pas* tenir, sinon n'aurait aucun sens ni aucune portée l'appel à « y mettre du sien », et donc pas non plus l'École.

³³ Cf. *Lacan 66*, *op. cit.*, « Préface », p. 24.

³⁴ Francis Ponge, *La Fabrique du pré*, Paris, Skira, 1971.